

La Patrie

DU DIMANCHE

9 AVRIL 1961

15c

UN SIÈCLE

d'éducation:
5 générations
de belles figures
féminines ont
passé au couvent
du Sacré-Coeur

UNE PETITE

gamine de
Paris est
devenue la
grande dame
du cinéma
français

CASA LOMA

excentricité
et attraction
d'une ville
qui voudrait
se rendre
aimable



Le peintre Albert Dumouché
est né à Paris, le 10 mai 1901.
Il a été élève de Paul Gauguin
et de Paul Signac. Ses œuvres
sont caractérisées par une
palette limitée et une composition
rigoureuse. Il a travaillé
dans le style du cubisme
et de l'abstraction. Ses
œuvres sont exposées dans
plusieurs musées et galeries.
Il est considéré comme l'un
des plus importants artistes
français de la première moitié
du XXe siècle.

Notre première visiteuse de Vénus: MADELEINE LAVOIE



Le business n'a pas été lent à saisir l'aubaine. Un magasin à rayons de Toronto a profité du lancement d'un sputnik dans la direction de Vénus pour faire descendre dans la rue une Vénusienne à la relance du client. L'adorable émissaire de notre voisine, l'étoile du berger, est une Canadienne-française du nom de Madeleine Lavoie. Elle aura damé le pion aux Russes, car leur fusée manquera probablement Vesper de quelques millions de milles mais n'en aura pas moins beaucoup de choses à nous raconter sur cette course aux étoiles.

TOUTE L'ARCHE de Noé y passera. Rats, lapins, singes, chats, souris, auront été les premiers astronautes. L'homme ne fera que singer. La plupart des sujets de l'astronautique sont entraînés aux États-Unis à deux institutions de haut savoir: l'université du Texas et l'université du Kentucky. Le choix des voyageurs est établi par la base aérienne de Holloman, Nouveau-Mexique, et l'École de la médecine aérienne à Brooks Air Force Base, San-Antonio, Texas. Plus de quinze mille animaux collaborent de cette façon aux recherches sur le vol spatial.

Les chimpanzés sont des candidats idéaux à cause de leur similitude avec l'homme, métaboliquement, physiquement et sous le rapport du tempérament. Ce singe a le même squelette que l'homme, le même système musculaire et nerveux. Il a comme l'homme tendance à être droitier. Son cerveau ressemble beaucoup au nôtre. Comme nous, il est grégaire et la solitude lui pèse. Il ne semble pas, cependant, éprouver le besoin de communiquer avec ses semblables.

Ce à quoi il s'habitue le moins c'est d'être ligoté. Il s'y fait au bout de quelque temps. On l'immobilise de cinq à huit heures par jour et on le récompense. On lui apprend aussi le maniement de certains instruments comme on apprend aux poules dans nos poulaillers à obtenir leur nourriture en faisant sonner une cloche. On lui donne des vacances et on le traite le plus humainement possible.

Celui qui est du type "exécutif", qui a des décisions à prendre, contracte des habitudes de nervosité, des tensions, des affections stomacales, contrairement à celui qui n'a aucun parti à prendre et que l'on peut bien classer dans la catégorie des sous-ordres.

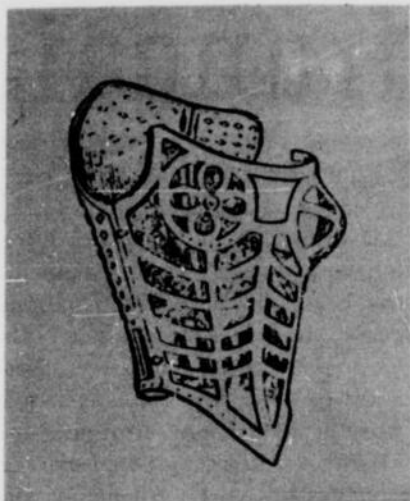


Les premiers champions de la navigation interstellaire ont été nos "ancêtres". On a baptisé celui-ci "Patience". Il est attaché au siège qui l'emportera vers la voûte étoilée. On lui fait subir un cours à l'École de médecine aérienne à la base de Randolph, Texas. L'emploi du chimpanzé déterminera les réactions possibles de l'homme ligoté, isolé et impondérable. Un de ses congénères, Ham, vient d'accomplir son petit tour de l'espace avec succès. Suivant: un homme choisi entre les sept astronautes actuellement à l'entraînement. Leur tour va venir dans quelques mois au plus tôt.

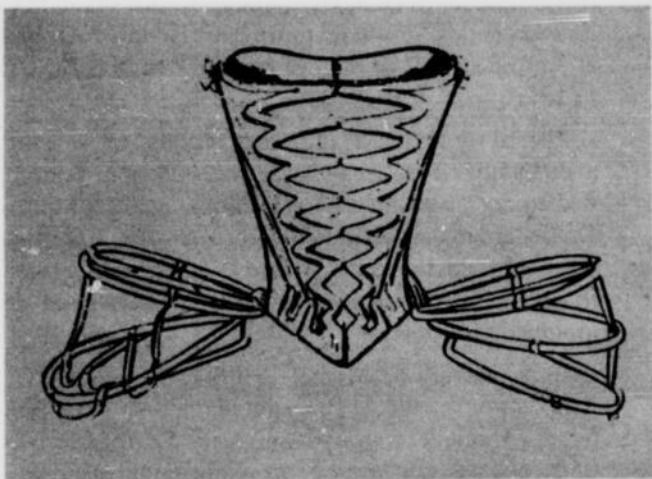


Hector, petit rat blanc aux yeux rouges, est le rongeur le plus célèbre de France. Placé dans l'ogive d'une fusée française Véronique, il est monté à 90 milles d'altitude dans le ciel de Colomb-Béchar. Il était le premier animal français de l'espace placé dans un "container" avec les instruments de précision destinés à enregistrer ses réactions. Il était maintenu immobile grâce à un corset de toile solidement lacé autour de son corps.

La corseterie est devenue un art



«Le corset de fer du moyen-âge. C'était une sorte de cage sans souplesse aucune, qui moulait le buste et étranglait la taille. La poitrine était très marquée.»



Le "grand vertugadin" de la reine Margot. Les armatures des côtés élargissaient ses jupes jusqu'à l'excès et c'est là qu'elle cousait ses petites boîtes à secrets d'amour.



L FAUT REMONTER presque aux premiers âges de l'humanité pour faire l'histoire du corset. Certes, ceux que portaient nos lointaines aïeules ne ressemblaient pas aux merveilles qu'on nous offre aujourd'hui, merveilles de souplesse et de confort, qui trouvent le moyen de souligner les contours féminins sans raideur, en laissant aux mouvements toute liberté.

À ROME

Les matrones romaines attachaient beaucoup d'importance à leur ligne. Il le fallait bien: les drapés souples de leurs robes exigeaient une taille souple et presque parfaite. Ce qui leur tenait lieu de corset était tout un système de bandes de toile qui maintenait à la fois la taille et la poitrine et leur donnait grande allure, si on en croit les statues.

Plus tard, au moyen âge, les femmes portèrent des corsets de fer. De fer, à la lettre. Une armature presque semblable à la cuirasse des guerriers, qui leur étranglait la taille, leur tenait le dos droit et maintenait la poitrine dans une espèce de cage qui devait manquer de confort. Ce genre de corset naquit en Espagne. C'était la mode, c'était beau et pas une ne se serait plainte quand on lui faisait compliment sur "son corps bien espagnolé", c'est-à-dire bien raide, même si l'armature la blessait jusqu'au sang.

LA REINE MARGOT

Si on en croit Tallemant des Réaux, la reine Margot, fille de Catherine de Médicis et première femme d'Henri IV portait "un grand vertugadin, après quoi elle cousait de petites boîtes contenant le cœur de ses amants morts, car elle avait soin, dès qu'ils mouraient d'en faire embaumer le cœur."

Quoi qu'il en soit, les robes de la reine de Navarre étaient si larges qu'elle avait parfois de la peine à passer par les portes.

LES BALEINES

Jusqu'à ce qu'on trouvât l'utilisation, en corseterie, des fanons de baleine, les corsets étaient restés raides sans aucune souplesse. Puis dès qu'ils eurent acquis cette qualité, ils continuèrent à se perfectionner. La forme changeait selon la mode. Vers les années 1900, la taille était étranglée, mais les hanches proéminentes.

Quand la guerre de 1914-18 éclata, les femmes commencèrent à changer totalement leur mode de vie. Il leur fallait plus de liberté et elles avaient de nouveaux soucis: la guerre d'abord, qui ayant drainé vers les champs de bataille les hommes jeunes et valides, elles se devaient de les remplacer, puis, la bataille pour le droit de vote et pour tous les droits tout court. Paul Poiret fut le premier Grand de Haute Couture qui jeta le corset aux orties; il eut bien raison.

Une gaine comme celle-ci est un petit chef-d'œuvre de confort. Chaque détail en est très étudié. Le soutien-gorge sans épaulettes permet de porter les robes de grand soir.

En 1920-30, on portait la robe-chemise, courte au dessus du genou qui avait éliminé complètement tout corset, mais par contre, comme il fallait avoir la poitrine parfaitement plate, on se serrait dans des soutiens-gorge bandeau à s'étouffer.

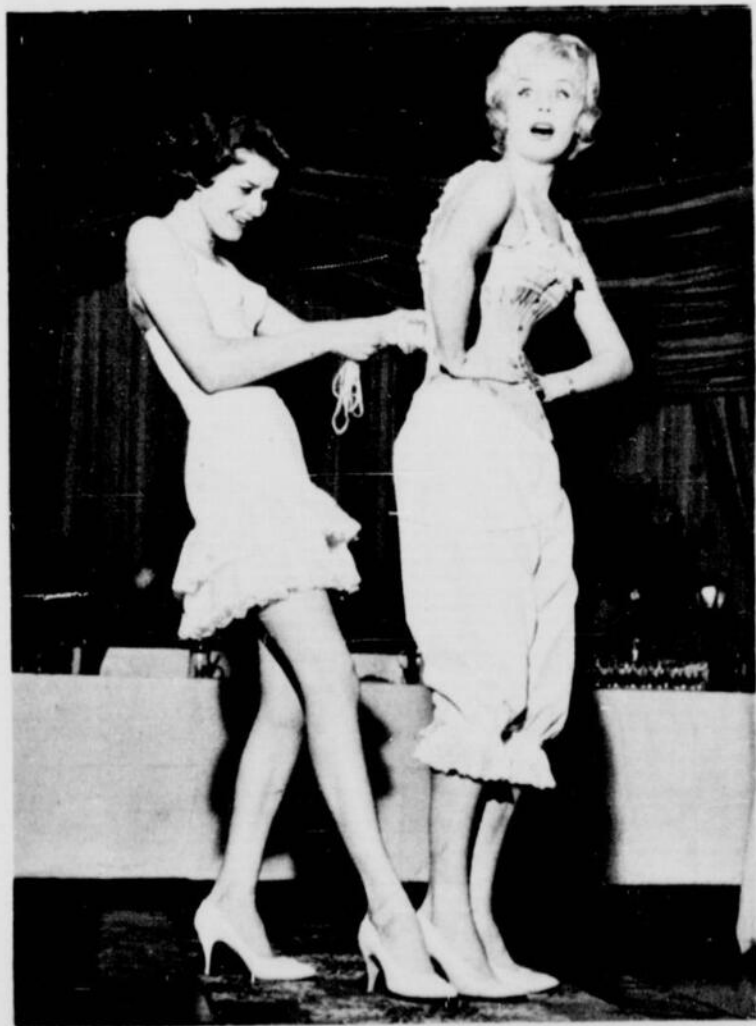
AUJOURD'HUI

Nous avons tout de même plus de raison et nous ne faisons plus aucun excès. Une femme, fût-elle très jeune, ne peut pas se passer d'un vêtement de fondation. Certes, personne n'oserait nous offrir un corset étrangleur ou raide comme la justice. Les gaines sont, à l'heure actuelle, si souples, si bien comprises qu'elles soutiennent le corps et les délicats organes internes féminins sans les compresser. Elles sont faites des fibres synthétiques les plus modernes. Lavables, souples, faciles à mettre et à ôter, elles sont la perfection même et cependant, chaque année ou presque nous apporte, dans le domaine de la corseterie, quelque chose de neuf et de tentant.

La corseterie est devenue presque un art et elle suit la mode de très près. Il le faut bien. D'ailleurs nous ne cessons de donner, à chaque saison nouvelle, ce conseil à nos lectrices: avant de refaire votre garde-robe pour la saison nouvelle, faites-vous d'abord bien corseter. Ensuite, vous ferez votre choix... plus joliment, plus sagement.

par
**Odette
Oligny**

C'était toute une affaire, au temps jadis, de faire serrer son corset... Et tire sur les lacets... On étouffait, mais on était belle. La gaine souple a changé tout cela.



La grande dame du cinéma français

"JE SUIS HEUREUSE", répond Danielle Darrieux au journaliste qui est venu l'interviewer dans son ermitage de Fourcherolles. C'est qu'elle a réussi sa vie et sa carrière. Sa route fut cependant semée d'embûches dont elle a réussi à triompher. Elle s'est fait une philosophie. "Le bonheur, dit-elle, il faut l'apprendre. Une chaumière et un cœur." Le cœur c'est son mari, Georges Mitsinkidès, qui a abrégé son nom, difficile à prononcer, en Georges Midi. Sa chaumière c'est Fourcherolles, près de Dampierre, dans la vallée de Chevreuse. Elle ne fréquente pas le grand monde ni le petit. Elle évite les boîtes, les clubs, les générales, comme les premières.

Leur romance a commencé à Ja "Sérénade à trois" que Danielle jouait en province. Pour l'approcher, Georges s'est fait comédien. Mais dès qu'elle le lui a demandé il a renoncé à la comédie pour se contenter du rôle obscur mais combien agréable de cavalier servant invisible de l'adorée. Il a choisi la littérature. Il écrit des pièces qui ne seront probablement jamais jouées. Dans le jardin de Fourcherolles il habite un chalet suisse. Danielle et Henri ne se quittent plus, même si celle-ci doit aller tourner à l'étranger. Son mari, sa mère, ses quatre chats et ses deux chiens, Puce et Docteur, constituent l'univers de Fourcherolles et de Danielle. Elle se contente d'aimer, de re-

laxer, de pratiquer la bicyclette, de jardiner, de chanter les berceuses et les lieder de Schubert.

Celle qui devait devenir une des grandes vedettes du cinéma non seulement français mais international, n'a jamais suivi de cours d'art dramatique. Elle est, comme l'on dirait dans l'argot sportif, une "naturelle". Max Ophüls dira d'elle: "Je ne connais que quatre acteurs au monde qui arrivent au studio sans préparation et peuvent entrer d'emblée dans leur personnage comme dans un vêtement sur mesure: James Mason, Jean Gabin, Gary Cooper et Danielle Darrieux.

Elle est née un premier mai à Bordeaux en 1917 mais elle a passé toute son enfance à Paris. Elle perdit jeune son père. Sa mère donnait des leçons de chant pour élever Danielle, sa soeur Claudette et le petit Olivier. A l'école elle ne présentait rien de bien remarquable. De sa mère elle tient la jolie voix qui lui permit de jouer dans la comédie musicale. Elle apprit le violoncelle qu'elle a maintenant mis de côté pour le pick-up. Une petite annonce lui ouvre la porte du théâtre. On "demandait" des jeunes filles de 15 à 16 ans pour essai. Elle n'a que 14 ans. Elle arrive en retard mais un bon samaritain emmène la fillette en pleurs dans son auto au studio d'Epiney où elle décroche le rôle. Elle tourne trois films: "Le Bal", "Coquecignole", avec Max Dearly, et "Panurge". En 1932 cinq nouveaux films: "Le coffret de laque", "Dédé", "La mauvaise graine", "Le Domino vert" et "Mademoiselle Mozart". Elle mène la vie à grandes guides. Toutes les jeunes filles veulent lui ressembler. On la fiance à Albert Préjean. Elle tourne un film que Yves Mirande a composé pour elle: "Drôle de gosse".

A dix-huit ans, en 1935, elle connut le quinquagénaire Henri Decoin qui prend en main sa destinée, la force à manger de la viande crue, choisit les quatre films sur les 20 qu'on lui offre: "Club de femmes", "Abus de confiance", "Mademoiselle ma mère" et "Port-Arthur". Danielle triomphe dans "Mayerling"

avec Charles Boyer qui a tenu à l'avoir pour partenaire bien qu'elle n'eût joué jusque-là que des rôles comiques. C'est Mayerling qui lui vaut des offres alléchantes de Hollywood qu'elle n'aimera d'ailleurs jamais: "C'est trop beau, dit-elle. C'est trop standardisé." Elle accepte toutefois de tourner "The Rage of Paris" (La coqueluche de Paris) avec Douglas Fairbanks junior. En 1942, après six ans de mariage, Decoin se lasse de cette femme trop aimante. Danielle épouse Porfirio Rubirosa, l'épouseur en série. Pour le libérer des mains des Allemands elle consent à tourner trois films, dont "La Fausse maîtresse". Le mariage ne dura que cinq ans. Pendant ce laps Danielle a refusé de tourner trois films "Antoine et Antoinette", "Le Silence est d'or" et "La Belle et la Bête".

Elle revient par la suite aux studios et se fiance avec l'acteur Pierre Louis, de son vrai nom Amourdedieu, qui va à la messe le dimanche et promène Danielle dans sa petite Ford bien frottée. Ensemble ils jouent au théâtre Edouard VII "L'amour vient en jouant". Elle se lasse bientôt cependant de cet amour de tourtereau.

A la libération, Michel l'Herbier la redécouvre. Il lui confie le rôle de l'ingénue dans "Au Petit Bonheur". Danielle retrouve son brio. Le théâtre n'est toutefois pas son affaire. Les interminables répétitions l'ennuient. Elle accepte encore le rôle de la reine dans "Ruy Blas", de Jean Cocteau. Elle refuse maintenant de tourner dans des films idiots. Peu lui importe que les rôles soient comiques ou tragiques. Elle agrée "Occupe-toi d'Amélie", tourne dans "Le Rouge et le Noir". Au bout de 24 ans elle retrouve dans "Katia" Charles Boyer avec lequel elle avait joué "Mayerling".

Maintenant elle ne quitte plus Fourcherolles que pour les studios. La vie champêtre lui plaît à côté de son mari qu'elle appelle "Petit Soleil". Elle lit Giraudoux et Colette. Elle recueille les chats abandonnés, fait du jardinage, joue à la pétanque. Elle a enfin trouvé ce bonheur qu'elle avait bien mérité.



◁ La drôle de gamine précoce est devenue la grande dame du cinéma français. Elle exécute spontanément une révérence royale d'une parfaite authenticité. Les années au lieu de la flétrir l'ont transfigurée. L'harmonie de ses traits, son port majestueux, la fraîcheur de son teint, à ses roses pareil, lui ont mérité justement l'admiration universelle.



Danielle Darrieux (Henriette d'Entrague) et Carette (D'Eprenon) dans une scène du film "Vive Henri IV, Vive l'Amour", grande évocation historique réunissant une pléiade de vedettes que Claude Autant-Lara tourne présentement au studio de Joinville, sur un scénario de Jean Aurenche et Henri Jeanson. ▷

AUX ENVIRONS DE 1905, sir Henry Mill Pellatt, surnommé le Cecil Rhodes du Canada, ardent royaliste, se demandait avec inquiétude où l'on pourrait bien loger Édouard VII s'il venait jamais au Canada. Afin d'assurer à son souverain un pied-à-terre digne de lui, il fit construire sur les hauteurs de Spadina à Toronto, un palais olympien.

La construction de ce véritable château d'Espagne prit trois ans. Elle coûta \$3,000,000. Aucun édifice ne pouvait rivaliser avec lui au Canada. De hautes tours, 300 pieds, flanquaient les ailes est et ouest. La bibliothèque, qui ne servit jamais, pouvait contenir 100,000 livres. Elle était éclairée à la lumière indirecte. C'était la première fois que l'on avait recours au pays à cette illumination. La salle de bain privée de sir Henry avait les dimensions d'un salon. Les caves pouvaient recevoir la récolte d'une année d'un vignoble. Un tunnel, assez large pour permettre à une auto d'y circuler, conduisait de l'habitation à l'écurie. Il ne manquait à ce palais aucune des commodités modernes: piscine, allée de quilles, galerie de tir.

Le castel était à l'échelle de son maître. Né à Toronto le 6 janvier 1860, Pellatt avait fait de brèves études au Upper Canada College et était entré à 15 ans dans le bureau de courtage de son père dont il devint bientôt le seul associé sous le nom de Pellatt and Pellatt. En 1879, alors qu'il n'avait que 19 ans, il organisa la Toronto Electric Light Co., pour utiliser la houille blanche des chutes Niagara. Il fut président de Dominion Telegraph, vice-président de British Columbia Fish-

ing and Packing, président de Dominion Sewer Pipe, président de West Dome Mining, vice-président de O'Keefe Brewing and Malting, directeur de Page-Hersey, de Brazilian Traction, de British American Assurance, de Western Assurance; il forma plusieurs autres compagnies; il fut syndic de l'université Trinity, commandant des Queen's

ÉLÉPHANT BLANC (Casa Loma)

Own Rifles, major du contingent délégué au jubilé de la reine Victoria, commandant du contingent au couronnement du roi Édouard VII, aide de camp du comte de Grey, puis du duc de Connaught, gouverneur général du Canada; conduisit à ses frais les 750 hommes des Queen's Own Rifles qui participèrent aux manoeuvres de 1910 en Angleterre; fut brigadier général de la 6e brigade d'infanterie, chef de la tribu des Mohawks sous le nom de Tanauyuasara (Aube du matin), invité au couronnement de George V. Il était, au dire du "Standard", l'un des 23 piliers de la finance canadienne. Il avait été créé chevalier en 1911.

Mais comme Soeur Anne, sir Henry ne vit jamais son roi venir au Canada. Et nul, a dit le tragique grec, ne peut se dire heureux avant l'heure de sa

mort. La dépression de 1920 le ruina. Sir Henry abandonna son château. Il n'y rentra jamais. La municipalité s'empara du monument pour le paiement des taxes. On tenta en vain de transformer Casa Loma en Grand Hôtel. La ville le loua au Kiwanis à compte à demi. Le trésor municipal en retirait par année en moyenne \$18,000, somme provenant des danses organisées par le Kiwanis et le prix d'entrée de 50 cents exigé des touristes.

On n'avait pas prévu la détérioration de l'édifice. Un bon jour il fut condamné. On parla de le démolir. Journaux et citoyens protestèrent. "Nous ne sommes assurément pas assez pauvres pour ne pas nous payer cette délicieuse excentricité," écrivait le "Globe and Mail". "Ce château est une folie sur une grande échelle, mais il n'y a pas assez de folie à Toronto pour qu'elle ne puisse épargner Casa Loma. C'est un rappel: l'homme peut rêver... un monument à l'imprudence, et il a sa place dans une ville excessivement prudente," renchérisait le "Peterborough Examiner".

Un fonds de réserve fut alors constitué avec les revenus provenant des touristes et Casa Loma fut restauré. Il est maintenant avec son métro l'une des principales attractions d'une ville qu'un columnist anglais a rangée au nombre des six villes du monde les moins aimables, à côté de Chicago, Calcutta, St-Étienne, en France, Moscou et certaines parties de Los-Angeles; disons environ 600 milles carrés. Le journaliste anglais commentait un documentaire sur Chicago, dont certaines scènes, notamment l'abattage des bestiaux, avaient soulevé les vives protestations des téléspectateurs.



Sir Henry Pellatt, au temps de sa défunte opulence.

◁ Le manoir que sir Henry Pellatt, émule de Diamond Jim Brady, se fit construire, ressemblait à un château d'Écosse. C'est aujourd'hui une des amabilités de la Ville-Reine. Sir Henry voyait toujours grand. Il fit venir des maçons d'Écosse pour édifier sa forteresse. La cuisine était assez grande pour asseoir tout un régiment. Les robinets des baignoires étaient en or. Les stalles des chevaux étaient d'acajou et les garnitures, de bronze.

PARVENU À L'ANGLE des rues Atwater et McGregor, le piéton ou l'automobiliste qui descend la Côte-des-Neiges se trouve face à face avec un édifice imposant. C'est le semi-pensionnat des religieuses du Sacré-Cœur qui célèbre cette année le centenaire de sa fondation.

Le Sacré-Cœur! Que de cœurs féminins de Montréal vibrent de fierté et d'affection au souvenir de ce couvent qui a vu passer entre ses murs des générations de jeunes Canadiennes! Savent-elles que les religieuses du Sacré-Cœur fondèrent ce couvent en 1861 dans une résidence privée, rue Saint-Hubert, près de Dorchester? Quatre religieuses enseignèrent cette année-là à 17 élèves. Ce sont 42 religieuses et neuf laïques qui se dévouent maintenant à l'enseignement de 360 élèves.

Les débuts virent force déménagements. À peine un an après la fondation, on dut occuper une résidence plus vaste, angle des rues Berri et Dorchester. Puis ce fut, en 1863, la maison de la rue Lagauchetière. De 1873 à 1894, le couvent se situe angle des rues Bleury et Ste-Catherine, pour enfin s'établir en 1894 dans un édifice vaste et moderne rue Saint-Alexandre. C'est la

maison qu'ont bien connue nos mères et nos grand-mères. On raconte que les religieuses avaient fort à faire pour garder la discipline chez les grandes, car elles étaient souvent distraites par les étudiants du collège Sainte-Marie dont la cour de récréation faisait face à leurs classes. Les signaux, grâce au soleil et à l'aide de miroirs, étaient fort populaires.

Le couvent actuel ouvrit ses portes en 1928. Il reçoit des externes, des pensionnaires et des demi-pensionnaires. Comme toutes les autres maisons du Sacré-Cœur dans le monde, c'est un foyer où les religieuses sont des "mères" et les élèves, les "enfants" de la famille. "Notre enseignement, dit la révérende Mère Labrecque, assistante supérieure, vise à former de vraies personnalités, des caractères forts et trempés, prêts à vivre au milieu des exigences de leur milieu."

La directrice, Mère Margaret Power, sœur de Mgr William Power, d'Antigonish, parle le français couramment comme presque toutes ses couventines de langue anglaise. La supérieure, qui est aussi supérieure provinciale, Mère Whitehead, est très jeune et on

s'étonne qu'une personne si frêle et si délicate ait sur ses épaules la responsabilité des cinq grands couvents au Canada.

On reconnaît un arbre par ses fruits. Que dire du couvent du Sacré-Cœur dont les élèves ont fait leur marque dans tous les sarmets de la société? Parmi tant d'autres, on relève les noms de Lady Jetté et de Lady LeBlanc, toutes deux épouses de lieutenants-gouverneurs du Québec, de Mme Georges Vanier, épouse du gouverneur général du Canada, de Mme Rosaire Thibodeau, l'une des fondatrices de l'hôpital Notre-Dame, de la bienheureuse Mère Duchesne, béatifiée en 1939, de Mme Henri Hamilton, fondatrice de l'Assistance Maternelle, de Mme J.-A.-A. Brodeur, présidente de l'Orphelinat Catholique de Montréal, de Mme Athanase David, de Mlle Sarah Tansey, de Mme Albert Dupuis, Mme J.-G. Trudeau, toutes très dévouées à de nombreuses œuvres de charité. Il serait impossible d'énumérer ici toutes les grandes figures féminines du dernier siècle qui ont bénéficié de l'enseignement éclairé et de l'éducation sagement prodigués par les religieuses du semi-pensionnat du Sacré-Cœur.

UN SIÈCLE D'ÉDUCATION

par **Gisèle Grignon** photos: **Jean-Paul Laliberté**



On les appelle les "Jumelles", car cette année, au lieu d'avoir une seule présidente, le conseil des élèves du Sacré-Cœur en a choisi deux, une de langue française et l'autre de langue anglaise. Ce sont mesdemoiselles Donna McNeil (à gauche) et Denise Bergeron (à droite). On distingue à l'arrière-plan une reproduction de la peinture murale miraculeuse de la Sainte-Vierge qui fut peinte par une religieuse du Sacré-Cœur au monastère de la Trinité-des-Monts, place d'Espagne, à Rome. Les élèves et les religieuses du couvent sont très attachées à leur "Madre".

En 1961, 100 ans après sa fondation, le semi-pensionnat du Sacré-Cœur présente cette figure imposante au flanc du Mont-Royal, à l'angle des rues Atwater et McGregor. L'architecte s'est inspiré d'une des portes de la ville fortifiée de Carcassonne, dans le midi de la France. ▽



La bibliothèque est richement garnie de volumes en anglais et en français. Depuis cent ans, les religieuses n'ont pas cessé de l'enrichir de livres au fur et à mesure de leur publication.



Deux grandes familles canadiennes dont les femmes de cinq générations ont fait leurs études chez les religieuses du Sacré-Coeur:



MALVINA BEAUDRY
(Mrs Edmond Starnes)



EUGÉNIE STARNES
(Mme Armand LaRoque)



BERTHE LaROQUE
(Mrs Basil Hingston)



AILEEN HINGSTON
(Mrs J. T. K. Purfill)



ANNE PURTILL,
qui est élève actuellement.



HERMINE BEAUDRY
(Lady LeBlanc,
femme du lieutenant-gouverneur)



JULIETTE LeBLANC
(Mme Carlo de Costa)



JULIETTE DE COSTA
(Mme Robert Rainville)



JULIETTE RAINVILLE
(Mme Guy Fortier)



et la petite
SUZANNE FORTIER



△ En 1894, alors que le couvent du Sacré-Coeur se situait rue St-Alexandre, face à la cour du Collège Ste-Marie. On ne manquera pas de reconnaître plusieurs grand-mamans. Ce sont, de g. à d.: (rangée du bas) Marie Mignault; (une inconnue); Gabrielle Duchastel, R.S.C.J., Henriette Beullac (Mme A. Dupuis), Blanche Legris (Mme Demers), Marie Donnelly; deuxième rangée: Loulou Duchastel (Mme Duchesnay), Jeanne Dupuis (Mme E.-L. Garneau), Mlle Praitte, Jeanne Auger (Mme Balcer), Béatrice Donnelly; troisième rangée: Rebecca Delorimier, Mme B.-G. Bourgeois, Eugénie Filiatrault; (deux inconnues); Winnifred Crean (Mme C.-F. Routh), Madeleine Sheridan; debout: Gabrielle Mathieu (Mme A.-B. Dufresne), Eva Mathieu (Mme R. Delfosse), Blanche Lareau (Mme Guy Papi-neau-Couture), Yvonne Lareau (Mme Paul Brisset des Nos), Etta Monteath (Mrs K. Kinsella) et Sarah Tansey.

◁ Le couvent, en 1863, occupait un édifice qui portait le numéro 347 de la rue Lagachetière. Le rez-de-chaussée a depuis été transformé en un vulgaire entrepôt et porte maintenant les numéros 143 à 159 ouest.

Les cheveux ternes deviennent radieux avec le rince-colorant MARCHAND

Etes-vous blonde, noire, brune ou rousse? Peu importe leur couleur naturelle, vos cheveux seront plus radieux—et brilleront d'un vif éclat après un rinçage rapide au rince-colorant Marchand! Certaines teintes spéciales se fondent avec les premières mèches de cheveux gris.

D'autres corrigent la tendance à jaunir des cheveux blancs. 12 jolies nuances, qui disparaissent facilement au lavage. Conservez un brillant éclat à vos cheveux, pour toujours,

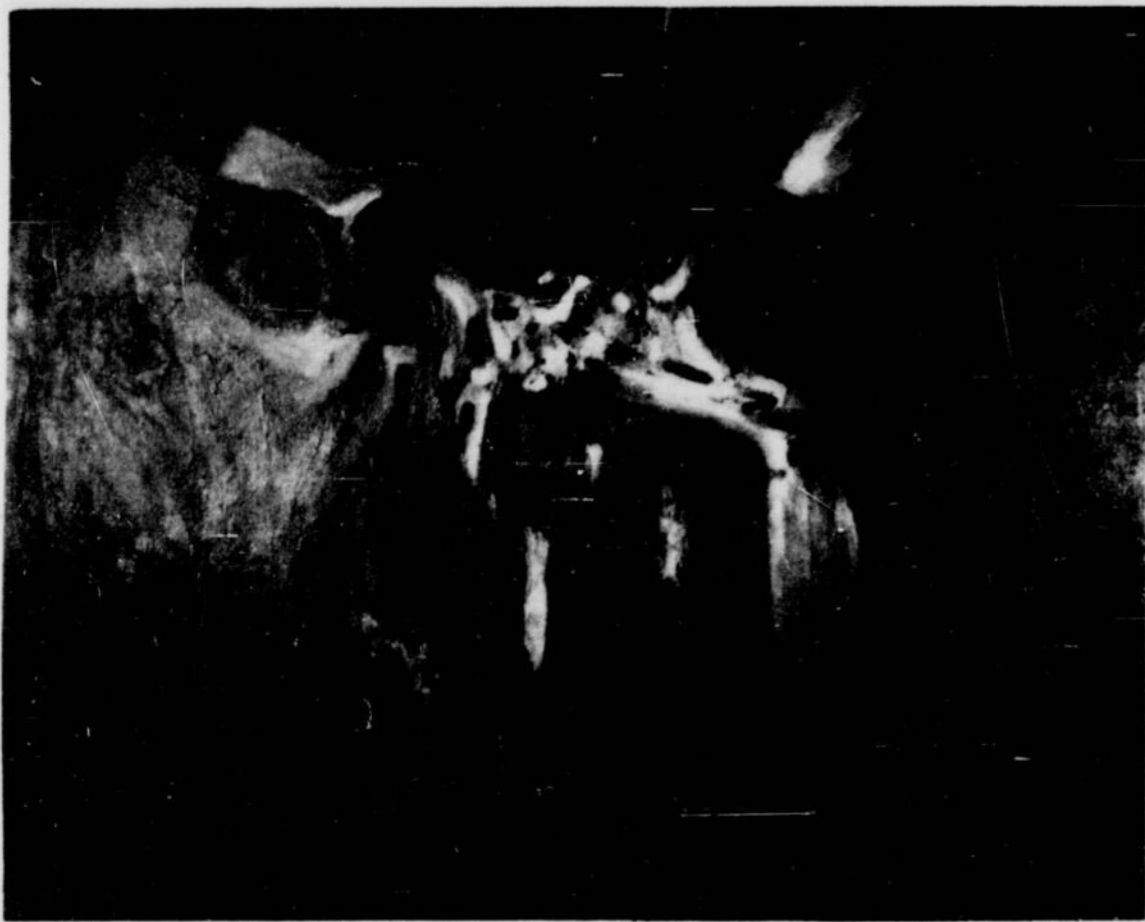
en recourant au rince-colorant Marchand après chaque shampooing. A votre comptoir de pharmacie ou de menus articles.

6 rinces 49c



Guaranteed by Good Housekeeping

JEFFERSON DRUG DISTRIBUTORS
TORONTO, CANADA



LA NUIT (1960)

huile sur toile — collection Yves Thériault.



M. Dumouchel travaille ici à la presse à taille douce pour les gravures à eau-forte.



◁ A l'heure de la détente, Mme et M. Dumouchel s'apprennent, au soir d'un beau jour, à faire de la musique. Le peintre va chanter quelques jolies mélodies à son épouse en s'accompagnant lui-même au piano.



Le travail au burin sur plaques de cuivre.

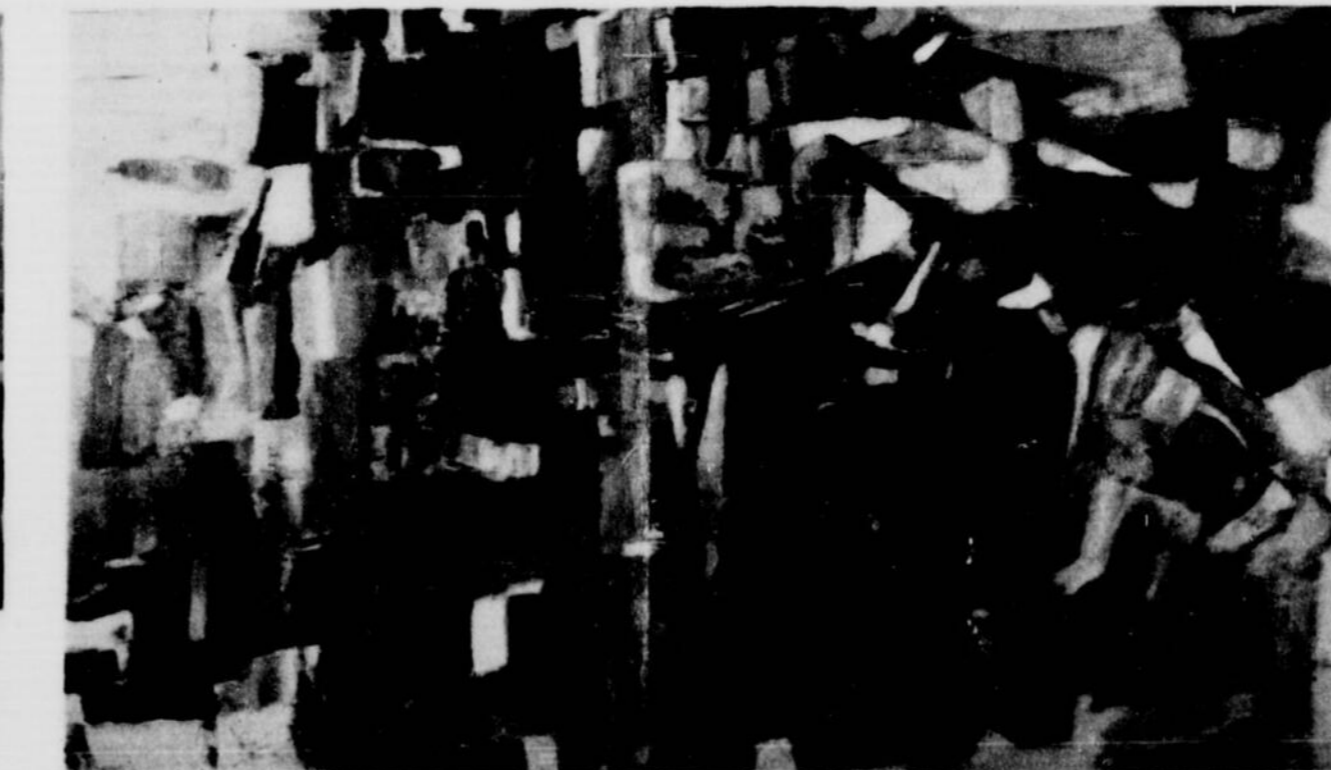
ALBERT DUMOUCHEL, PEINTRE - GRAVEUR et MUSICIEN

Autodidacte qui ne se réclame d'aucune école

SA PEINTURE EST EN CONSTANTE ÉVOLUTION

Par Manuel Maitre

photos J.-J. Senécal



LE PORT D'HONFLEUR (1958)

EST À BELLERIVE, en face de Valleyfield, qu'est né en 1916, d'une famille d'artisans-ouvriers, l'artiste-peintre Albert Dumouchel que nous surpréons aujourd'hui dans sa jolie maison bi-centenaire, en pierre des champs, située sur le boulevard Gouin, à côté de l'une des plus anciennes églises de Montréal, Notre-Dame de la Visitation, à l'endroit dit, le Sault-aux-Récollets, au bord de la rivière des Prairies, site historique de Montréal comme chacun le sait.

M. Dumouchel nous apprend que son arrière-grand-père maternel et son père étaient des luthiers et il n'est donc pas étonnant que vers l'âge de dix ans à peine nous trouvions le petit Albert étudiant le violon. Plus tard, il étudiera le piano, puis le chant. Quant au dessin et à la peinture, c'est un don inné chez lui et dès l'âge de six ans il a constamment des crayons et des pinceaux en mains. Ses frères et ses sœurs qui sont encore à Valleyfield, se sont toujours intéressés à la musique pour leur part. Si le jeune Dumouchel, adolescent, suit des cours de chant et de piano, il poursuit, solitaire, ses recherches et ses expériences en peinture. Il va seul à la découverte, en autodidacte qu'il est et qu'il n'a jamais cessé d'être. À 18 ans, il apprend cependant tous les métiers de la gravure, la gravure sur bois, les eaux-fortes, la lithographie, etc., avec James Lowe, à Valleyfield, et il garde un pieux souvenir de son maître.

Puis à Montréal où il viendra bientôt s'établir, il étudie le chant avec Rodolphe Plamondon et le piano avec Yvonne Hubert en vue de faire sa carrière comme chanteur, la peinture n'étant pour lui qu'un agréable passe-temps à cette époque.

Vers l'âge de 20 ans, il enseigne cependant le dessin au séminaire de Valleyfield où il ouvre un atelier de peinture et sa classe devient bientôt exceptionnelle par les éléments qui la fréquentent et dont le talent et l'enthousiasme manifestes ne cessent de grandir. À 25 ans, Dumouchel rencontre M. Louis-Philippe Beaudoin, fondateur de l'école des Arts graphiques à Montréal, qui l'engage aussitôt et pendant dix-huit ans il enseignera à cette école, la culture artistique générale et ce jusqu'à l'an dernier, alors qu'il quitte cette maison pour se consacrer désormais entièrement à l'enseignement de la gravure dans sa classe de l'école des Beaux-Arts de Montréal.

Entretiens, il est boursier de l'UNESCO en 1955 et il part pour Paris où il demeurera pendant un an et demi avec sa femme et ses deux enfants qui seront placés en pension à Tourette-sur-Loup, dans le sud-est de la France, près de Cannes et de Grasse.

À Paris, Dumouchel travaille fort à son perfectionnement dans tous les grands ateliers de peinture et de gravure de la Ville-Lumière, puis il fait le tour de l'Europe ou à peu près et s'arrête plus longuement qu'ailleurs en Yougoslavie, conquis par ce pays d'artistes qu'il apprend à connaître au cours de la grande exposition artistique biannuelle de Ljubljana.

À son retour, il poursuit son enseignement à l'école des Arts graphiques, puis il est engagé à l'école des Beaux-Arts en qualité de professeur de gravure. Son but dans l'enseignement : d'abord former des hommes accomplis tout en leur enseignant toutes les disciplines de la gravure. Parlons maintenant de l'excellent peintre qu'il est. Notre hôte admet avoir subi l'influence conjointe de Pelland et de Borduas, tout en restant un autodidacte sur le plan local comme sur le plan général et international. Paul Klee l'a influencé pour le dessin et Pierre Bonnard, pour les couleurs. C'est à New-York qu'il découvrit les deux artistes dans leurs oeuvres.

Faisant un retour en arrière, Dumouchel nous dit : "De 18 à 20 ans j'en étais au figuratif : ce fut pour moi comme pour tous les peintres mon époque "calendrier". J'ai fait seul en quelque sorte mes beaux-arts en copiant les Anciens, en reproduisant des Rembrandt, des Michel-Ange et autres grands maîtres. Puis un peu plus tard, je découvris le surréalisme qui me porta vers le fantastique, vers la forme poétique de Goya". À partir de cet instant, Dumouchel pense la peinture de l'intérieur, il veut créer des images. "La peinture est un état poétique, affirme-t-il, et chaque tableau est pour moi une aventure nouvelle. Je recommence à zéro à chaque fois."

"Je ne me suis jamais catalogué dans une école en particulier, j'évolue sans cesse. Il y a deux hommes en moi, je ne suis pas révolutionnaire mais évolutif. Je ne me considère pas comme un peintre abstrait, mais je veux que ma peinture soit une évocation poétique de la nature vue par

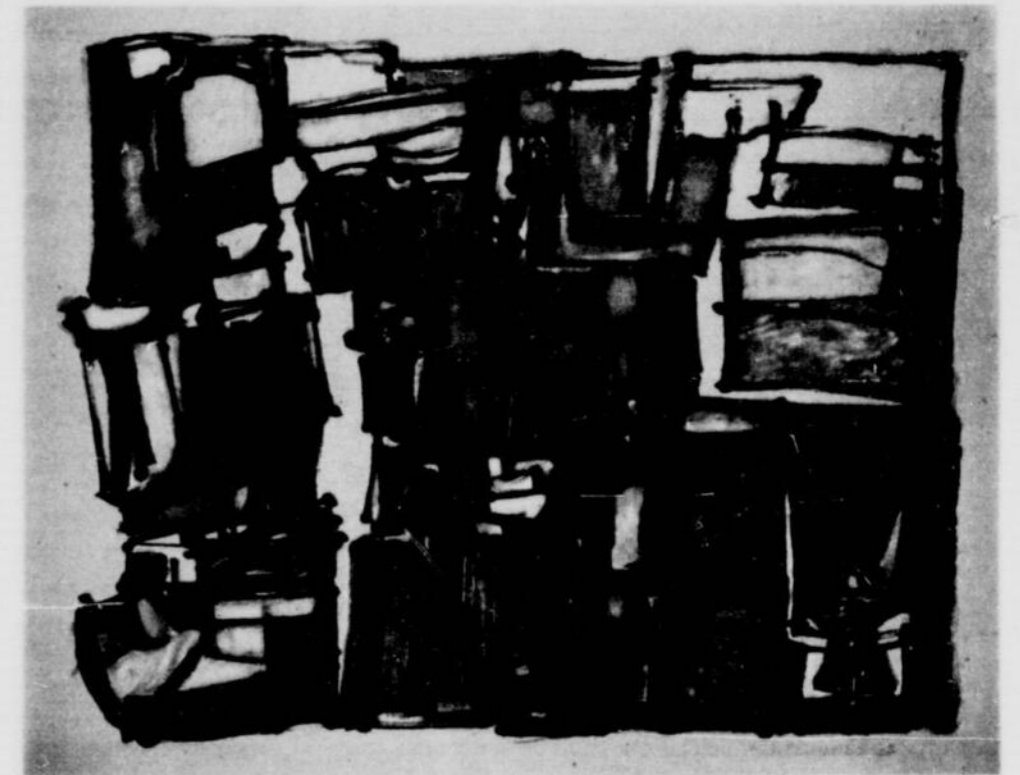
le dedans. C'est en quelque sorte une introspection artistique. Je crois que l'homme se découvre au XXe siècle et c'est chez moi la transposition sur la toile d'un état d'âme et de la sensibilité du moment, influencée par les éléments, car les événements extérieurs influencent notre comportement."

Les paysages aux tonalités chaudes, même violentes du Portugal, l'ont par exemple influencé au moment où il s'y trouvait. Car selon Dumouchel : "Une impression s'insère dans notre système émotif pour un temps, puis disparaît pour faire place à une autre." D'après notre hôte, les jeunes peintres doivent voyager non seulement pour voir du pays, mais aussi pour établir de vrais, utiles et fréquents contacts avec l'humain, ce qui est également nécessaire au même titre que de voir des paysages différents, car on rencontre également des gens totalement différents d'un pays d'une région à l'autre."

"Il y a un avenir formidable pour les jeunes peintres au Canada, affirme Dumouchel, mais ils n'ont malheureusement pas assez de moyens de se faire connaître comme on peut le faire à Paris, à New-York, à Londres ou dans d'autres grandes villes du monde. Mais la peinture canadienne est en santé, poursuit-il, des jeunes artistes sensationnels grimpent actuellement et se taillent demain une place enviable dans cet art."

Albert Dumouchel peint sur la toile ou le bois, il travaille aussi bien avec de la peinture à l'huile qu'avec de la peinture à l'eau pour les aquarelles par exemple, ainsi qu'avec différentes autres matières, car, d'après lui, tout peut être bon en peinture quand on est sincère avec soi-même.

Il envisage pour cet été un voyage en Espagne, pays qu'il n'a pas encore visité. Il espère pouvoir y rencontrer les jeunes peintres espagnols de l'heure et travailler aussi pendant ses vacances, inspiré qu'il sera certainement, par les chaudes tonalités des paysages de la péninsule ibérique. Sa femme l'accompagnera, car elle est aussi dans le métier, puisqu'elle enseigne le dessin à la Commission des Ecoles Catholiques de Montréal et c'est dire qu'elle partage toutes les joies artistiques de son mari. Leurs deux fils sont aux études et quand M. et Mme Dumouchel ont des loisirs, leur passe-temps se limite aux voyages et à faire de la musique, ce qui n'est déjà pas si mal.



Dessin sur papier Japon fait à la main et importé. Cette peinture à l'eau qui vient juste d'être terminée n'a pas encore été titrée.



◁ Sur la presse à lithographie, l'artiste grave son dessin.



L'HOMME ÉCORCHÉ (1960) peinture à fresque sur ciment.



LA TABLE AUX CREVÉS (1960) huile sur toile: paysage provençal.

Vocation tardive

par Colette Bédard

GRANBY — Une maman qui, après plus de quinze ans de mariage, se lance à corps perdu dans un métier aussi difficile, aussi délicat que celui de la décoration intérieure, c'est plutôt rare, avouons-le. . .

Pourtant, c'est bien le cas de Mme Bernard Bienvenue, de Granby, qui, après avoir élevé ses quatre enfants et trois de ses neveux, a senti un beau jour le besoin d'apporter sa petite part à la beauté, au bonheur des autres.

"Je me suis décidée il y a deux ans, raconte cette charmante Granbyenne. Comme ma benjamine était alors âgée de huit ans et que tous mes aînés réclamaient beaucoup moins ma présence continue, je me suis sentie vide, insatisfaite. Les journées s'étiraient sans que je fusse pleinement heureuse, pleinement contente de moi. . . C'est alors que je pensai à me consacrer à un travail extérieur qui ne m'éloignerait pas de la maison et des enfants mais qui me permettrait de donner le trop-plein de moi-même tout en apportant quelque chose aux autres. . ."

Le plus curieux, c'est que Mme Bienvenue n'avait jamais témoigné de dons particuliers pour le dessin ou les arts. "C'est un architecte ami de la famille qui m'a dirigée vers la décoration intérieure, explique-t-elle. Un beau jour que nous discutons d'un problème d'architecture, il a passé la remarque que je m'y entendais fort bien et que je réussirais sûrement en ce domaine. . ." C'est donc sans trop grande confiance en ses talents mais désireuse de réussir que Mme Bienvenue s'est dirigée vers une école de Montréal, où elle a suivi des cours du soir durant deux ans.

Elle a tout de suite été grandement étonnée d'entendre ses professeurs la féliciter de ses talents, car pour tout dire, elle ne s'était jamais cru de dons véritables. . . Une fois ses études terminées, elle s'est donc lancée à corps perdu dans son nouveau métier pour lequel elle se passionne de plus en plus. . . sans pour cela négliger ses devoirs de maîtresse de maison, de maman!

UNE FAMILLE RARE!

Chez M. et Mme Bienvenue, tout a d'ailleurs été établi pour que la maman, comme les enfants aient leurs heures de loisirs, leurs heures bien à eux. . . En riant un brin, Mme Bienvenue fait d'ailleurs remarquer que sa famille ressemble à une troupe de "boy scouts". Chacun a sa petite tâche à accomplir et ainsi, tout est à temps et personne n'a à se plaindre. . .

Mme Bienvenue travaille d'ailleurs la plupart du temps chez elle, dans une pièce aménagée tout exprès à son intention et qu'elle a baptisée "Atelier". Là,



Mme Bienvenue étalant les nouveaux modèles de tissus à draperies pour 1961.

elle a réuni tous les objets qu'elle aime, dans un décor vraiment fantaisiste, attrayant. On y retrouve des plantes, des bois morts, des croquis. . . et tout un tas de petites choses qui donnent à une pièce un air de gaieté, de bonheur!

UNE MAISON RAVISSANTE

La maison de cette décoratrice est un véritable bijou d'originalité, de bon goût! La maîtresse de maison explique qu'elle a voulu que chacun de ses enfants ait sa chambre bien à lui, décorée selon ses goûts, sa personnalité. Là, il peut se sentir à son aise; il peut rêver, recevoir des amis, semer le désordre si cela lui plaît. . . Car Mme Bienvenue est partisane de la liberté de décor. "Le rôle de la décoratrice, fait-

elle remarquer, n'est pas d'imposer ses goûts à elle mais au contraire, de décorer une pièce selon le caractère, les caprices de la personne qui l'habite." Ainsi, elle se contentera bien souvent de conserver les choses choisies par la personne qui fait décorer son appartement. . . Son rôle se limitera à mettre ces choses en valeur, à les agencer adéquatement.

Et pour finir, Mme Bernard Bienvenue souligne que toutes les femmes, toutes les mamans devraient se faire un devoir de donner à leur foyer un petit cachet authentique, personnel. "Une maison, affirme-t-elle, doit être l'endroit où l'on vit heureux, à l'aise, sans crainte de briser ou de déranger quelque chose; une maison doit être le lieu où l'on se retrouve bien chez soi. . . avec les siens, ses joies et ses peines!"

Une pièce montée LA DINDE

Cette dinde dressée et réalisée par M. Antonio Beauchemin, de l'Hôtel Lapointe, à St-Jérôme, est volumineuse mais justement parce qu'elle est volumineuse, il vaut la peine de consacrer quelque temps à la décorer. Pour un buffet froid, elle constituera le principal ornement. Je dirais même une alléchante attraction.

Photo: J.-J. Sénécal



Et de deux...

par Claude-Lyse Gagnon

Choisir une dinde d'environ 18 livres. Faire cuire selon votre façon ordinaire et laisser bien refroidir.

Pour préparer le chaud-froid qui donnera ce beau teint blanc, il suffit de mélanger dans une casserole une demi-livre de farine. Faire rôtir, pendant 5 minutes.

Ajouter environ deux pintes de lait, 3 onces de gélatine délayée avec de l'eau. Faire bouillir pendant 3 minutes. Laisser refroidir un peu avant application. Dessiner les traits aux piments rouges, carottes, échalotes, olives noires. Bref, au choix. Plusieurs personnes mettent des truffes.

On aime les épinards ou on ne les aime pas, tout simplement. Il est impossible de rester indifférent. De toute façon, ils sont riches en vitamines et conseillés dans l'alimentation. Voici une recette simple, rapide, idéale pour la maîtresse de maison qui dispose de peu de temps.



Les épinards- garniture aux oeufs

Amollissez le beurre et incorporez-le à la farine. Faire cuire à feu lent en ajoutant le lait évaporé, petit à petit. Ajouter le sel, brasser constamment jusqu'à consistance. Ajouter les oeufs. Cuire le poisson au beurre, avec assaisonnements. Faire frire durant huit à dix minutes de chaque côté. Dans un plat, disposer le poisson autour des épinards recouverts de la sauce aux oeufs. Garnir le plat avec des tomates et des tranches de citron. De cette façon, le plat est coloré.

4 oeufs cuits dur, coupés,
3 c. à table de beurre,
1 c. à table de farine,
1 3/4 tasse de lait évaporé,
1/4 c. à thé de sel,
4-4 oz. de saumon (ou autre poisson),

1/4 de tasse de beurre,
sel et poivre au goût,
1 paquet d'épinard (1 lb.-1 1/4),
2 tomates,
tranches de citron.

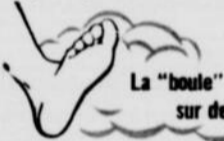


Durillons

Douleurs, échauffaisons, sensibilité à la plante des pieds

Coussinet "BALL-O-FOOT" du Dr Scholl

Le soulagement le plus rapide au monde



Vous n'avez jamais rien essayé de plus merveilleux. C'est le *coussinet*—et non pas *tous*—qui amortit le choc de chaque pas. Coussinet fabriqué de mousse de Latex couleur chair. Fait boucle autour de l'orteil—AUCUN adhésif. Lavable. Invisible. Forme parfaite. \$1.25 la paire. En vente partout. Essayez les coussinets BALL-O-FOOT du Dr Scholl. Satisfaction garantie. Si vous n'en trouvez pas dans votre localité, envoyez argent, en indiquant si pour homme ou femme, à

DR. SCHOLL'S LIMITED. TORONTO 16. ONT

Du chic, à la canadienne



Le tweed rouge et blanc de coton et viscose est souligné, dans ce manteau de pluie, d'un liséré blanc qui le souligne entièrement. Le tissu est de fabrication canadienne et le modèle, signé Lydia.



C'est notre belle Jacqueline Gilbert qui porte ici cette jolie robe de viscose et coton imprimé vert et blanc. La jupe est large et la ceinture agrémentée d'une boucle. Modèle Miss Deb, tissus canadiens.

◁ Très original cet ensemble dont le pantalon est droit et la marinière courte, ornée d'une frange de boules et de pompons. La couleur: miel. C'est une adaptation, par Nat Gordon, d'une création de Mario di Nardo.

Une jeune sportive aimera, pour le temps des vacances, à la campagne, cet ensemble composé d'une culotte bouffante vert sauge et d'une blouse "chemise de pompier" en coton noir. Signé Bobbie Lane.



◁ Une jupe culotte en flanelle Darnel et viscose rose pâle prend un air bien exotique avec la blouse froncée en broadcloth de terylène et coton qui l'escorte. C'est nouveau. Modèle Bernard, de Toronto.



CONSTIPÉ ?

PRENEZ FRUIT-A-TIVES

Finis le malaise, les désagréments, et les ennuis de la constipation grâce aux douces et bénignes Fruitatives! L'unique composition à douze ingrédients des Fruitatives vous soulagera rapidement et efficacement. Exigez les Fruitatives... le laxatif de qualité à prix modique auquel les Canadiens se fient depuis plus d'un demi-siècle. Plus de 800 millions de comprimés ont été vendus jusqu'ici.



La valeur n'attend pas le nombre des années

VOTRE ENFANT est-il photogénique, le ciel lui a-t-il donné des yeux bleus de chérubin et une chevelure de soie, ne soyez pas étonnés si le Progrès vous l'enlève en lui faisant un pont d'or. Il gagnera plus que le salaire moyen, dès ses débuts.

Le Progrès se présente sous la forme de la télévision. La demande pour les jolies frimousses dépasse l'offre. Les "commerciaux" s'arrachent ces petits anges. Ces mignons et ces mignonnes qui peuvent pleurer à un seul claquement de vos doigts, s'esclaffer devant une épingle qui tombe, faire la moue à volonté ou tout simplement avoir l'air adorable ne sont pas des enfants que l'on pourrait appeler des oiseaux rares.

La plupart viennent de familles bien ordinaires dont le père ou la mère n'ont jamais été mannequins, n'ont jamais fait de théâtre, n'ont jamais visé à l'élégance sauf essayer le modeste complet que leur permettait de se procurer leur maigre traitement. L'une de celles qui ont déniché ces talents naturels — certains sont tout simplement renversants — est Doreen English, 43 ans, qui vient d'ouvrir une école et une agence d'art dramatique à Londres.

Elle y enseigne, sans doute, l'art du mannequin, le maintien et la démarche, mais aussi

bien d'autres choses que l'on n'apprend pas dans les écoles ordinaires.

"Mes enfants, dit-elle, sont rompus à l'art de jouer une scène ou de répéter un "commercial" quarante fois de suite sans cesser d'être naturels jusqu'à la dernière photo."

Les frais de scolarité sont élevés, trop élevés même pour les moyens de leurs parents. Les élèves défrayent eux-mêmes leurs cours rien qu'avec une partie de leurs cachets. Leur garde-robe est dispendieuse. Telle fillette possède 35 robes, 25 paires de souliers et en abondance tout ce qui constitue le vêtement ordinaire de ses copines.

Le cachet minimum pour un "commercial" est d'environ \$25 et comme certains de ces petits acteurs paraissent dans une vingtaine de ces programmes chaque semaine, il n'y a pas à regarder à la dépense. Et en dépit de tout l'attrait de cette jeune profession, les sujets manquent. "Nous occupons tous ceux et celles qui se présentent à nous et nous pourrions en embaucher encore davantage," affirme Doreen. Qui aurait dit que l'avènement de la télévision, jeune comme eux, aurait apporté la fortune à ces petits avant même qu'ils aient quitté la cuiller d'argent?



L'art de la révérence. Il serait difficile d'être plus mignon. Ces lutins ne connaissent pas encore la raideur. Ils se plient avec une candeur inimitable aux gestes les plus gracieux.



Miss Doreen English dessine sur la frimousse de la starlet Kim Butcher l'expression voulue par le texte. Ces cires molles sont malléables à merci.



Le professeur corrige la démarche de cette petite. Savoir marcher et savoir parler sont les deux secrets de l'acteur. À gauche, les deux copains amusés sont Colin Hale et Patrick Furlong qui ont paru dans des centaines de programmes commerciaux.

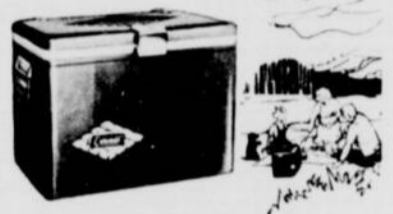


Une starlet qui fait des façons. La benjamine de la classe, Mary Nelson, deux ans et demi, est fort occupée à vérifier le pli de son petit pantalon.

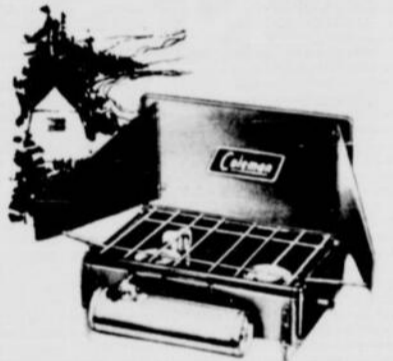
MAINTENANT EN MONTRE LES APPAREILS D'EXCURSION



C'est maintenant qu'il faut faire vos plans pour une autre saison merveilleuse en plein air! Et c'est maintenant qu'il faut voir la série complète d'appareils d'excursion Coleman... ils sont en montre partout*.



GLACIERES "SNOW-LITE"—les meilleures au Canada. Complètement isolées. Revêtement "Royalite" d'une seule pièce. Plus léger que l'aluminium. A partir de \$14.95.



POELE DE CAMP PLIANT. Fonctionne comme une rangette à gaz. Allumage instantané. Approuvé pour usage dans les parcs nationaux. \$21.95.



NOUVELLES CRUCHES "SNOW-LITE" avec de nombreuses caractéristiques exclusives comme l'isolement Therma-Lock à l'épreuve de l'humidité. Deux capacités—neuf modèles. Trois belles couleurs. A partir de \$7.95.

*Dans les quincailleries, grands magasins et magasins d'articles de sport.



--- DETACHEZ CE COUPON ---
The Canadian Coleman Company Ltd.,
Dept. LPA-1, Toronto 8, Canada.

Veuillez m'envoyer GRATUITEMENT le catalogue des Produits d'Excursion Coleman.

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Prov. _____

LONDRES — L'actrice américaine Jill St. John tourne présentement en Angleterre le film "Printemps romain de Mme Stone" dans lequel elle enlève l'amoureux de Vivien Leigh. Il n'y a pas lieu d'en être surpris. Jill est une beauté du diable qui pourrait faire tourner la tête à un saint. Rien de surprenant non plus qu'elle ait réussi à mettre la main sur l'un des plus riches partis des États-Unis, Lance Reventlow, 29 ans, fils de la célèbre Barbara Hutton.

Il y a deux ans, le jeune homme héritait d'une somme de \$1,000,000. Ce n'est qu'une bagatelle puisque la fortune de maman qui lui écherra un jour se chiffre à près de \$100,000,000. Sa mère lui faisait cadeau par la même occasion d'un palais de \$500,000 qui rappelle par son architecture les riches demeures du Cap Cod.

Miss St. John, de son véritable nom Jill Oppenheim, naquit il y a dix-neuf ans à Los-Angeles. Elle n'était encore qu'en bas âge lorsque sa mère qui rêvait d'une glorieuse carrière théâtrale pour

NOCE D'OR

sa fille, changea le nom de sa fille en celui de St. John. Jill est une rousse aux yeux gris-roussâtre. Elle en est déjà à son deuxième mariage, ayant épousé, le 1er mai 1957, Neil Dubin, vice-président d'une compagnie textile, union qui ne dura qu'un an. On lui reconnaît beaucoup de talent. Elle a déjà joué dans trois films "Amour d'été", "Le remarquable M. Pennypacker" et "Vacances d'amoureux". L'une de ses excentricités est sa passion pour les souliers. Elle en possède 150 paires.

Reventlow est exempt de ces folies. Malgré toute sa richesse, il n'est pas prodigue de son argent. Il traite ses amis chez lui, fréquente peu les boîtes de nuit, ne parie pas, même lorsqu'il s'agit d'auto sport, et s'achète rarement de nouveaux habits. Il n'a d'autre ambition que de mener une vie paisible dans son gris château à un étage de Benedict Canyon, dans l'un des quartiers les plus exclusifs de Los-Angeles, château remarquable surtout par sa vaste piscine, voisine du bar, et l'immense cuisine où Lance régale ses amis des plats de sa propre confection car il est un maître-queux émérite.

Il consacre ses loisirs à l'aviation (il possède un Cesna 310), au ski aquatique, à l'exploration sous-marine, à la voile, aux courses automobiles et à la lecture qu'il poursuit jusque très tard dans la nuit. Il n'est resté à la fashionable école de Pomona que deux mois à cause des remarques désa-

gréables que lui faisaient ses camarades sur le compte de sa mère six fois mariée et six fois divorcée. Il fut réformé par l'armée à cause d'un asthme dont il souffre depuis son enfance et qui serait le résultat de l'instabilité du foyer dans lequel il est né comme la réserve et même l'arrogance dont il ne peut se débarrasser.

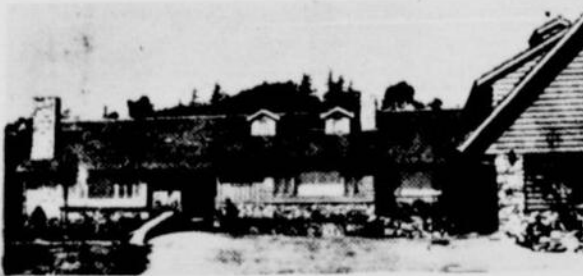
Les nombreux mariages de sa mère ont été la fable de la presse depuis 1933 alors qu'elle épousait le prince Alexis Mdivani, qui se prétendait de la famille royale russe, mariage qui dura moins d'un an et qui coûta à Barbara une somme qui ne fut jamais révélée. Ce fut ensuite le comte Kurt von Haugwitz-Reventlow, noble danois, qui reçut en

cadeau lors des noces \$1,000,000 puis \$500,000 à la naissance de Lance, en 1938, et enfin \$1,500,000 lors de leur séparation.

Barbara épousa ensuite successivement et à peu d'intervalles Cary Grant, qui se contenta de recouvrer sa liberté; le prince Igor Troubetzkoï, Porfirio Rubirosa et le baron Gottfried von Cramm, as de tennis allemand. Le seul de ces anciens beaux-pères que revoit Lance, c'est Cary Grant. Durant toutes ces aventures matrimoniales, Lance faisait la navette entre sa mère et son père et contractait un complexe d'insécurité qui influa sur toute son adolescence. "Je n'y puis rien dit-il, mon malheur a été de naître riche." Richesse qu'il paye chèrement.



△ *Toujours expansive, Barbara reçoit ces messieurs de la presse à son arrivée à Idlewild à la suite de son divorce avec le prince Igor Troubetzkoï, son quatrième mari, que vient de lui accorder un tribunal de Paris. Elle se dit enchantée de recouvrer sa liberté.*



▷ *La palatiale demeure dont sa mère fit cadeau à Lance le jour de son 21e anniversaire. Elle coûta environ \$400,000. Elle est dotée des derniers perfectionnements de l'électronique.*



▷ *Jill St. John, la nouvelle Mme Lance Reventlow, photographiée en Angleterre où elle joue dans le film "Printemps romain de Mme Stone".*

Le hobby de ce dentiste: COLLECTIONNER LES DENTS!

SA JOURNÉE terminée, le dentiste en a plein le dos de son rôle de supplicier. La chaise électrique lui est aussi odieuse que pour ses clients. Il se délasse du davier et des molaires, comme tout le monde: par le golf, la pêche, le jardinage, etc. Toute règle souffre exception. Il est un arracheur de dents sur lequel le métier a laissé son empreinte indélébile. Le Dr Joe Daugherty, de Lexington, Kentucky, extrait les dents partout où il peut en trouver. Peu lui chaut que les incisives ou les canines viennent de l'homme. Son violon d'Ingres est la collection des crocs de requins, de singes, de chevaux, de sangliers et d'éléphants.

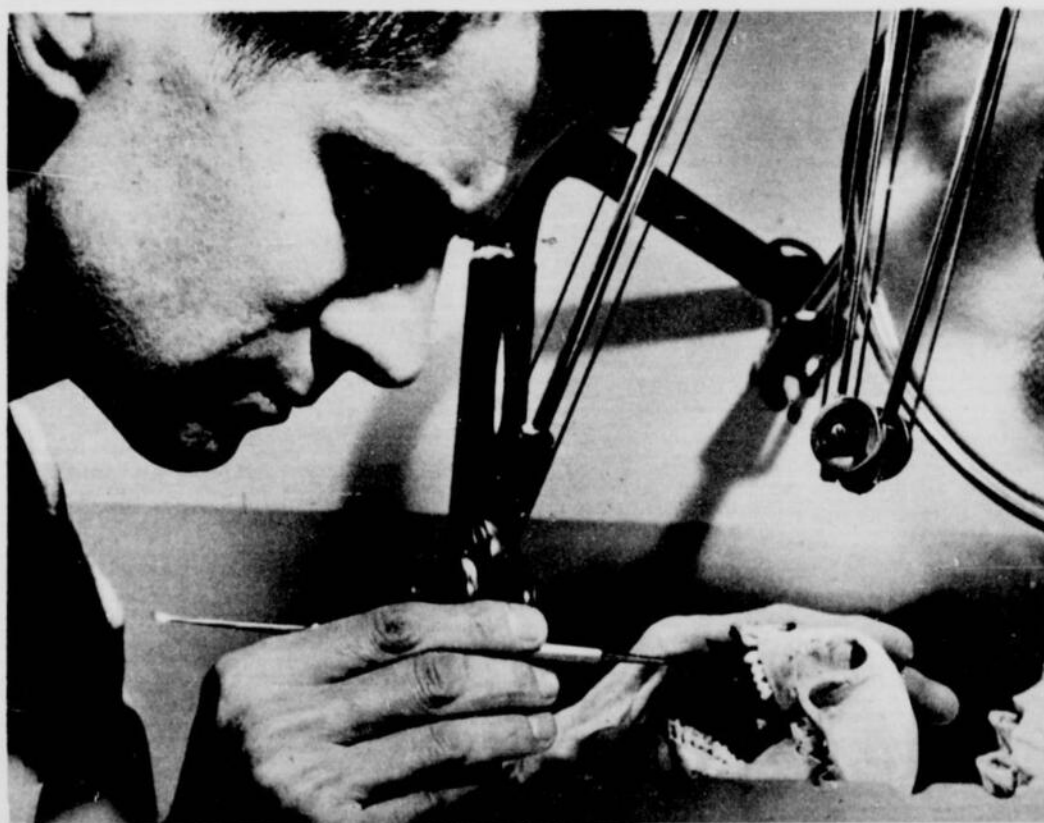
Il est servi à souhait car le Kentucky, pays de l'herbe bleue et des colonels, est un plateau creusé de multiples cavernes qui furent le cimetière d'innombrables animaux comme celle du Mammouth au-dessus de laquelle a été aménagé un parc national de 7,200 acres. Le mot de Kentucky provient d'un mot cherokee signifiant prairie ou désert ou d'un mot iroquois voulant dire terre de demain. L'État était, à l'origine, couvert de forêt. Le premier blanc à y pénétrer fut La Salle. En 1739, Longueuil descendit l'Ohio et découvrit le fameux Big Bone Lick. Les Français signifièrent leur prise de possession du pays en envoyant des troupes du Canada punir les Chickasaws, pour quelques actes d'hostilité, en 1739. Les Anglais effectuèrent une timide tentative de colonisation en 1750. La Compagnie de l'Ohio, organisée pour l'exploitation de la vallée de ce nom, effrayée par les rumeurs d'occupation de la part des Français, persuada le gouverneur de la Virginie d'y dépêcher George Washington avec un message au commandant français, Céloron. La réponse qu'il reçut fut le signal de la guerre entre les Français et les Indiens. En 1753, les Français bâtirent le fort Duquesne à l'endroit où se trouve actuellement Pittsburgh. Washington fut repoussé par les Français à Great Meadows et dut retourner en Virginie. C'est ainsi que l'on a pu dire qu'un coup de feu tiré dans les bois de l'Amérique du Nord avait plongé l'Europe dans le sang. En dépit de leurs multiples défaites, les Anglais finirent par remporter la victoire décisive et les Français durent capituler à Montréal le 8 septembre 1760. Petite digression qui nous a menés bien loin du davier et de la drille.

Savant jusqu'aux dents, le Dr Daugherty consulte les traités afin d'identifier les dents que ses amis lui envoient de toutes les parties du pays. La dent qu'il tient à la main a dû appartenir à quelque animal préhistorique.

Photos UPI

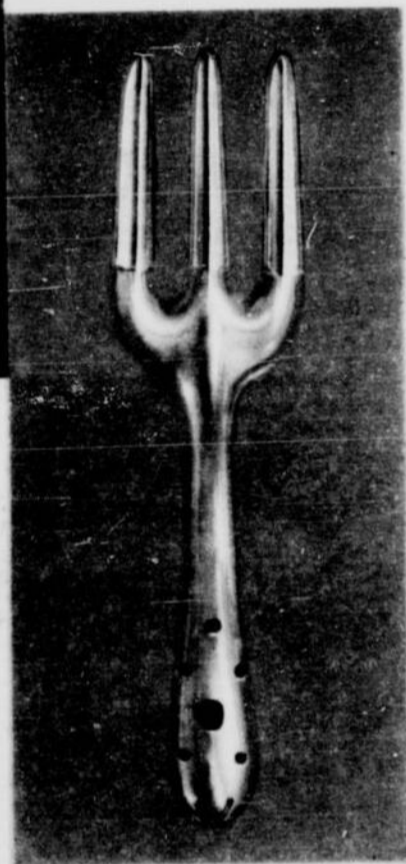
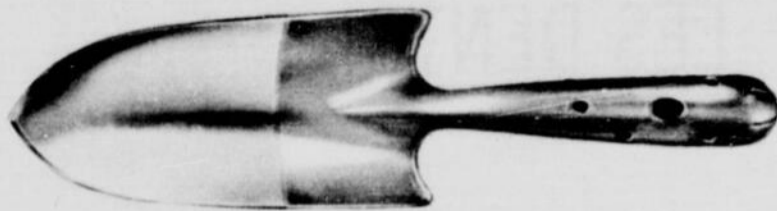


Quelques échantillons de la collection du Dr Joe Daugherty, de Lexington, Kentucky. C'est au milieu de ces dents de singes, ces défenses de sanglier et d'éléphant, qu'il habite sa tour d'ivoire.



Notre dentiste ne se contente pas de collectionner quenottes et chicots provenant des mâchoires des bêtes les plus diverses. Il les répare!

AUBAINE POUR LES JARDINIERS



LONGUEUR RÉELLE 11"

Libby

ENSEMBLE DE JARDINAGE

SEULEMENT \$1.00 ET DEUX ÉTIQUETTES LIBBY
VALEUR RÉGULIÈRE \$1.98

Jeu de trois outils comprenant une fourche, une bêche, un cultivateur en acier trempé, ayant chacun 11" de long environ. Les gants de jardinier LIBBY sont en coton naturel lavable, à intérieur ouaté, offrant confort et protection. Gants d'hommes ou de dames d'une pointure seulement. Servez ce soir même le repas préféré de votre famille et gardez les étiquettes. Deux étiquettes de tout aliment LIBBY vous aideront à obtenir un ensemble de jardinage à temps pour le printemps!

RECHERCHEZ LES ALIMENTS DE QUALITÉ *Libby*

GARANTIE DE REMBOURSEMENT DOUBLE



**LIBBY, McNEILL & LIBBY,
BOX 3784, POSTAL STATION, TERMINAL 'A', TORONTO, ONT.**

Veuillez m'envoyer _____ ensemble(s) de jardinage LIBBY! Veuillez trouver ci-joint \$1.00 et deux étiquettes d'aliments LIBBY pour chaque ensemble!

Indiquez votre choix de gants: hommes dames

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE OU VILLAGE _____

PROVINCE _____